



Qu'est-ce qu'un monde où la seule manière de vivre est de l'être en portant un masque ? La pandémie révèle « le fonctionnement pathogène et destructeur de la société contemporaine », constatent plusieurs anthropologues de l'UCLouvain. Membres du Laboratoire d'anthropologie prospective (LAAP), en partant de leurs propres recherches, ils analysent en quoi la covid et le masque modifient le rapport à l'autre, au monde. Et à la mort.

PROTECTION.

« L'autre devient pour moi, et moi pour lui, porteur de peur, de maladie, de mort. »

Vivre avec la covid-19

OBLIGÉS DE VIVRE

MASQUÉS

José Gérard

Depuis le prudent retour à un semblant de normalité qui a eu lieu l'été dernier, le port du masque dans les endroits fermés et parfois même dans l'espace public a été considéré comme la norme. Pour l'anthropologue et professeur à l'UCLouvain Pierre-Joseph Laurent, cet objet est ainsi devenu « le symbole d'une humanité contrainte de vivre autrement tant que circulera ce virus ». S'il cache une partie du visage et déshumanise ainsi d'une certaine façon la relation interhumaine, il est également signe de sollicitude et d'attention à l'autre, voire une marque d'affection. En dissimulant la bouche et le sourire, ce morceau de papier ou de tissu rend la communication plus difficile, tout en incitant à accorder davantage d'attention à l'expression du regard. L'a-t-on assez remarqué : il invite ainsi à sourire avec les yeux.

Le masque a également suscité beaucoup de créativité. Sa pénurie au début de la pandémie a amené de nombreuses personnes à en fabriquer, laissant libre cours à leur imagination. On connaît l'exemple d'un président de parti arborant les couleurs du drapeau belge. Le commerce a vite compris la possibilité de se démarquer et les étals en proposant des plus ou moins originaux se sont multipliés

« La pandémie est une des conséquences normales d'un fonctionnement anormal. »

sur les marchés. « Le masque barrière se hisse au rang d'accessoire de la vie quotidienne, de mode parfois. Il se pare de couleurs, de motifs. Avec des formes diverses, il véhicule messages, humour », observe Pierre-Joseph Laurent. Pour certains élus, il s'est même mué en message politique, des

présidents de grands pays marquant par là leur opposition aux gouverneurs et maires qui adoptaient des politiques restrictives.

L'ENFER C'EST LES AUTRES

Symbole de la distanciation imposée, le masque incite Pierre-Joseph Laurent à rappeler la théorie développée par l'anthropologue américain Edward Hall. Celui-ci avait étudié les différentes distances que les humains installent entre eux pour marquer leurs relations. Et il avait constaté qu'une personne pouvait se sentir mal à l'aise, voire agressée, si quelqu'un franchissait cet intervalle subjectif de l'intime.

Une tout autre réalité s'impose aujourd'hui et bouleverse les relations. Désormais, constate le chercheur, la distanciation s'impose. « L'autre devient pour moi, et moi pour lui, porteur de peur, de maladie, de mort. » Un peu comme si la tolérance à la proximité physique décrite par Edward Hall s'était crispée suite à l'épidémie. Le visage masqué

devient le symbole d'une humanité contrainte de vivre autrement et dramatise l'incertitude et l'aléatoire des rencontres.

UNE MORT SANS CAMOUFLAGE

Spécialiste des croyances et des religions, Olivier Servais, actuel doyen de la Faculté des Sciences économiques, sociales et politiques, porte, lui, un regard sur les changements survenus dans les rapports entre les humains et la mort. On est là en plein retournement. Jusqu'à mars dernier, l'Occident contemporain entendait plutôt masquer la mort le plus possible. Ou à l'imaginer dépassable par le transhumanisme ou la capacité technologique à réparer indéfiniment les méfaits de l'âge. C'est pour cette raison que les cimetières, jadis installés au cœur des villes et villages, autour de l'église, ont été rejetés à la périphérie. Et que la crémation s'est imposée comme un ultime gommage de la réalité de la mort. Depuis quelques mois, la pandémie l'a remise au centre des préoccupations et des conversations. Le comptage des décès est d'ailleurs devenu un des indicateurs de l'évolution de la situation sanitaire. La perspective de la mort d'un proche, voire de soi-même, n'est plus hypothétique ou lointaine, elle hante les pensées de chacun.

DES RITUELS MASQUÉS

Le coronavirus a aussi profondément affecté les rituels mortuaires et, plus largement, tous les rites du rassemblement et du lien social. Les mariages, les funérailles, les fêtes religieuses et même les matchs de football nationaux, signes s'il en est des liens qui marquent l'appartenance des individus à une communauté, ont été remis en cause, supprimés ou organisés en cachant une part de la sociabilité.

Si des mariages ont été reportés à l'année suivante, impossible d'en faire autant pour les funérailles. Celles-ci sont limitées à cinq ou dix proches obligés de respecter une distance de sécurité et de se masquer, dissimulant ainsi une bonne partie de l'expression de leur émotion.

Certes, dans certains cas, la digitalisation et la retransmission de cérémonies ont été vécues comme un moindre mal et ont permis à un plus grand nombre de s'y associer symboliquement. Mais c'est la capacité même de faire société qui s'est trouvée menacée, comme le constate Olivier Servais : « La possibilité de rendre hommage à son défunt est un droit pour chaque citoyen, et il doit être un devoir pour l'État de le faire respecter. Cette absence de garantie funéraire participe des mesures d'exception belges. Elle est le symbole de cet état d'urgence sanitaire où les fonctions sociales les plus fondamentales se trouvent suspendues. (...) à se couper de cette solidarité qui nous reliait jusqu'à célébrer ensemble nos ancêtres et nos morts, on fracasse ce qui nous retient ensemble malgré nos différences. »

LES HUMAINS : LE VRAI VIRUS

Frédéric Laugrand, le directeur du LAAP, se trouvait aux Philippines lorsque l'épidémie s'est déclarée. Il travaillait sur le rôle des animaux dans les systèmes divinatoires, et en particulier sur les chauves-souris et les perceptions qu'en ont les populations. Considérées dans certaines régions comme alliées, elles sont ailleurs perçues comme maléfiques, et sont l'objet de peurs largement irrationnelles. Au début de la pandémie, elles ont été désignées comme vecteur potentiel de la transmission du virus. Illustrant son propos de caricatures parues dans la presse de divers pays du monde, le chercheur conclut que le rapport entre les humains et la nature dans laquelle ils sont insérés est devenu plus que problématique. Il estime qu'il faut aujourd'hui inverser les propos tenus par le sociologue Bruno Latour, selon lesquels « *l'agent pathogène dont la virulence terrible modifie les conditions d'existence de tous, ce n'est pas du tout le virus, ce sont les humains* ».

Pour l'anthropologue, ce sont désormais les humains, leur mode de vie et leur empreinte sur la nature qui sont devenus des virus pour la planète.

LE MONDE D'APRÈS

À y regarder de plus près, tous ces anthropologues partagent une même approche : cette épidémie est un véritable événement-bascule dans l'évolution de l'histoire de l'humanité. Julie Hermesse, chargée de recherches à l'UCLouvain, considère ainsi que « *la pandémie n'est pas une perturbation anormale d'un fonctionnement normal... Mais une des conséquences normales d'un fonctionnement anormal* ». La pandémie serait un révélateur du fonctionnement pathogène et destructeur de la société contemporaine, mais pourrait aussi se révéler une opportunité de changer de cap et de bifurquer vers d'autres perspectives. La chercheuse va jusqu'à

affirmer que, « *pour éviter que la catastrophe ne se produise, la métaphysique du catastrophisme éclairé consiste à rendre la catastrophe certaine, à l'inscrire délibérément dans l'avenir. Ce n'est qu'en considérant que le pire est définitivement certain qu'il est possible de trouver une solution ou une bifurcation. Le vrai risque, c'est que les opinions publiques ne soient pas encore pénétrées par la certitude du désastre, parce que nous ne voyons pas ce que nous savons.* »

« Le masque barrière se pare de couleurs, de motifs. Avec des formes diverses, il véhicule messages, humour. »

Cette approche se concrétise dans les travaux de la professeure Jacinthe Mazzocchi, dont le terrain de recherche concerne les demandeurs de protection internationale, ainsi que les personnes refoulées et sans-papiers. Une population aux enjeux politiques ô combien sensibles dans l'Union européenne. Elle note la relativité du prix des vies humaines selon le statut des personnes : il y a les morts qui comptent, et ceux qui ne comptent pas, ou pas pour grand monde. Et en période de pandémie, les migrants, réfugiés et demandeurs d'asile qui ne soulevaient déjà pas auparavant la sollicitude internationale, se trouvent affectés d'une injustice supplémentaire. « *Aux refoulements illégaux et de plus en plus violents à la frontière s'est ajoutée, par temps de pandémie, l'exposition des populations entières à des conditions si insalubres qu'elles mettent en danger leur santé et ne manqueront pas de conduire inévitablement à l'élimination physique d'une partie considérable d'entre eux. Sommes-nous face à un scénario d'élimination de populations superflues ? Cette question ne saurait être contournée...* » ■

Masquer le monde. Pensées d'anthropologues sur la pandémie, coll., Academia, 2020. Prix : 15€. Via L'appel : - 5% = 14,25€.

LES GERMES D'UN MONDE MEILLEUR ?

La pandémie liée à la covid-19 peut-elle être vécue comme le moteur d'une métamorphose en un autre monde ? Entre envie de changer et de découvrir une nouvelle vie ou résistance aux mutations et peur de perdre quelque chose, la crise offre bien des visages. C'est le pari de l'espérance et du renouveau que font les auteurs de la revue *En Question* du Centre Avec (centre d'analyse sociale fondé par les jésuites). Pour Vincent Delcorps, son rédacteur en chef, « *le virus a impacté toutes les facettes de notre vie. Certains ont découvert un autre rythme, qu'il était possible de prendre du temps pour soi, de souffler, et même de redécouvrir la nature, si proche* ».

Dans un monde présenté comme menacé, c'est finalement d'un 'simple' virus qu'est venue la menace. S'il a tué – surtout parmi les plus faibles –, il a aussi transformé nos vies sociales et chamboulé l'économie. « *Nous sommes invités à ne pas nous croire infaillibles et au-dessus des risques*, poursuit Vincent Delcorps. *On a vu des responsables dépassés, obligés de changer de discours. Le droit à être imparfaits et à mettre en évidence nos limites s'est affirmé.* » Au début, certains étaient assez heureux de voir la machine capitaliste se gripper à cause d'un virus. « *C'était une*

forme de romantisme de la parenthèse, une jouissance de l'exception. Pourtant, croire que le monde du confinement était plein de charme avait quelque chose de trompeur. Après le rêve du monde d'après, on est vite revenu à l'envie du monde d'avant ! »

La question du changement est donc au cœur de la réflexion proposée par le Centre Avec. Entre le changement radical par la rupture ou pragmatique par aménagements, l'idée de transition se fraye un chemin. Pour son directeur, Frédéric Rottier, « *la transition doit d'abord avoir une perspective visionnaire, indiquer vers où aller. Mais aussi être démocratique, s'appuyer sur le dialogue et la créativité collective. Ensuite, elle doit être solidaire et égalitaire pour corriger les inégalités. Si elle est porteuse de sens, elle sera différente d'une transition technoscientifique. Enfin, il faut qu'elle soit intelligente, en s'appuyant sur la connaissance de manière non dogmatique, mais aussi en s'inspirant des traditions* ». (St. Gr.)

En Question n°134, « Corona, les germes d'un monde meilleur », revue trimestrielle du Centre Avec. 68 pages. 7 €. ☎02.738 08 28 info@centreavec.be

La griffe de Cécile Bertrand

LE MASQUE MODIFIE NOTRE RAPPORT À LA MORT



cécile bertrand

Indices

AFFECTÉS.

La manière dont la hiérarchie de l'Église catholique belge décide de la (quasi) suppression de paroisses, ainsi que celle qu'elle utilise pour 'forcer' des curés âgés à démissionner, suscite des réactions, notamment à Bruxelles et à Liège. Certains prêtres demandent plus d'égard et de concertation de la part de leurs supérieurs.

FAMILIALES.

Les supérieures de congrégations religieuses du monde entier proposent de supprimer les neuf mille orphelinats dont elles s'occupent, pour les remplacer par le placement des enfants abandonnés dans des familles d'accueil.



BÉNIS.

Dans la guerre qui oppose l'Arménie et l'Azerbaïdjan, l'Église apostolique arménienne s'est clairement engagée aux côtés des combattants du pays au nom de « l'âme de l'Arménie ». Le rôle des religions dans les conflits armés n'est pas sur le point de disparaître.

ENTENDUES.

À la suite d'Anne Soupa, sept Françaises de l'association *Toutes Apôtres !* ont déposé une candidature à des postes réservés à des hommes dans l'Église catholique. Début octobre, elles ont été reçues – et paraît-il entendues – par le nonce apostolique à Paris. Pas sûr pour autant qu'elles obtiendront les fonctions auxquelles elles ont postulé.